

Ce texte a été mis en avant par H. Reetz, lors d'une rencontre sur la méthode d'approche de la question des âmes de peuple, septembre 2025, Murgquelle, Lorenz Oken Institut.

Peut-être pour atténuer mon désespoir concernant mes compatriotes en matière d'anthroposophie... Je venais, le matin même, de prendre connaissance de la compréhension que H. E. Lauer, la référence du séminaire, développait à ce sujet. Le contraste que je partageais aussitôt, et me confirmait dans mon inquiétude, fut finalement apparemment adopté par les participants. Je commenterai probablement après ce texte.

Contribution de la France à la tache de l'Europe

Gérard Klockenbring

Trad. F. Germani v.01 - 20260104

Dans les actes d'un congrès sur le thème à Witten-Annen en 1983 ou 84

Je vais vous parler ce soir de la contribution de la France à la tache de l'Europe. Je vous prie toutefois de m'excuser si j'aborde ce sujet sous un angle particulier. En effet, lorsqu'on discute d'un tel sujet sous l'angle de la contribution d'un peuple donné à l'ensemble, il est difficile d'éviter d'exprimer certaines partialités, de porter certains jugements de valeur ou même de faire preuve d'une certaine ambition et d'émettre des appréciations. C'est pourquoi j'essaie d'aborder ce sujet en examinant avec vous certaines personnes, afin de voir comment ces personnes ont lutté pour être de véritables êtres humains à l'intérieur de l'enveloppe que leur offre ce peuple.

À l'époque où j'étais encore à l'école primaire – je ne sais pas si c'est toujours le cas aujourd'hui –, les cours d'histoire en France commençaient toujours par ces mots : « Nos ancêtres, les Gaulois... ». Mais au cours de sa vie, on se rend compte que cela n'est vrai qu'à un très faible pourcentage. Car ce pays est peuplé de Francs, c'est-à-dire de Germains, de Burgondes, de Germains d'adoption, de Normands, qui sont aussi des Germains. Nous avons ensuite quelques Phéniciens et Grecs dans le sud du pays, puis ce qui reste des Huns et des Maures, et enfin ce qui résulte depuis deux ou trois siècles de la pénétration des colonies par des personnes dites de couleur. Il ne peut donc en aucun cas s'agir d'une quelconque unité ethnologique celtique. Il n'en reste pas moins vrai que les Gaulois, c'est-à-dire les Celtes, ont constitué le fondement sur lequel la culture française a dû se construire. Penchons-nous brièvement sur ces Celtes, car ils ont fourni le terreau sur lequel toute cette culture s'est développée.

César, qui avait introduit la culture romaine chez ce peuple celtique

22

Ce mystère, qui pour ainsi dire se tient là dès les premiers temps du développement du christianisme en Gaule et qui a perduré tout au long de la période suivante, montre seulement particulièrement clairement ce qui est aussi intervenu à certains autres endroits, à savoir que le christianisme s'est implanté au cours de ces deux premiers siècles de notre ère. De même à la fin de cette époque se tient une figure que tout le monde chrétien admire encore aujourd'hui : saint Martin. Il a vécu vers la fin du IV^e siècle, et d'ailleurs aussi dans l'ouest de la France. Il n'était pas Gaulois, il n'était pas originaire de ces contrées, mais de Pannonie, c'est-à-dire de la région située entre l'Autriche, la Hongrie et la Yougoslavie, d'où Rudolf Steiner est également originaire.



Ce saint Martin est bien connu, précisément parce que, aujourd'hui encore, surtout en novembre, on continue à honorer sa mémoire. À partir de lui et de nombreuses personnalités similaires, un mouvement s'est répandu dans toute la région gauloise, initié par des ermites solitaires qui se réunissaient parfois en communautés et fondaient une vie communautaire, avant même qu'il n'existe de véritables règles monastiques. Ils ont ainsi progressivement peuplé cette région par ailleurs très peu peuplée. Et c'est ainsi que se présentait ce pays lorsque les Francs y sont arrivés. Il convient d'accentuer un moment particulier qui a influencé toute l'histoire ultérieure. Parmi toutes les tribus germaniques qui ont envahi l'Europe depuis l'est et ont aussi conquis l'Afrique du Nord, les Francs se distinguent par leur caractère guerrier. La plupart des autres Germains étaient des populations rurales et vivaient habituellement justement de l'exploitation de leurs terres/pays/campagnes. Les Francs étaient des conquérants. Et comme ils avaient justement eu le destin de s'installer dans cette région particulière, peu peuplée, mais où le droit romain avait pénétré et mis l'accent sur un élément particulier, à savoir la propriété/possession privée, ils y trouvèrent naturellement un sol particulièrement favorable. Car cela correspondait bien à leur principe d'action, selon lequel le conquérant s'installait simplement là où il avait conquis un territoire/pays. Et maintenant, il trouvait tout de suite ce droit privé, en profitait et disait : Bon, je suis donc maintenant le droit. Qui étaient donc les plus grands propriétaires fonciers à l'époque ? Justement ces communautés ecclésiastiques qui s'étaient développées progressivement. Dans une telle situation, il fallait bien sûr, si l'on voulait continuer d'exister, parler la même langue et agir avec les mêmes moyens. Cela signifie qu'il fallait se défendre avec les armes ou, si l'on ne voulait pas ou ne pouvait pas,

24

trouver un autre plus fort, avec lequel on entrait alors en relation diplomatique et qui nous défendait ou nous protégeait. C'est pourquoi il est apparu immédiatement, en particulier dans ce pays, qu'entre l'Église et l'autorité étatique était échangé sur ce sol diplomatique ou de pouvoir.

Vous comprenez donc que la vie religieuse et spirituelle est assez rapidement tombée dans une certaine confusion. Puis, le christianisme celtique apporte un nouveau souffle. Le moine Colomban trouve avec douze autres moines un lieu de rayonnement dans le Jura ; et à partir de là, de très nombreux monastères irlandais sont fondés. Comme ces moines irlandais étaient des érudits qui connaissaient aussi bien le grec que l'hébreu, comme ils étaient aussi des scientifiques, avaient des connaissances en astronomie et étaient aussi des connaisseurs des forces de la nature, ils exerçaient naturellement une grande influence sur toute la population.

Or, cette Église irlandaise avait une structure très différente de celle qui s'était progressivement mise en place en Gaule. Il s'agissait en effet d'une Église composée principalement de monastères, c'est-à-dire de moines. Ceux qui en assuraient l'administration étaient les abbés. Dans un monastère irlandais, on trouvait souvent deux, trois, parfois jusqu'à dix ou quinze évêques. Ils étaient moines comme tous les autres moines, ils n'avaient rien à dire dans l'administration, mais ils étaient les porteurs de la doctrine et de la vie sacramentelle. Ils transmettaient le bien spirituel, l'administration extérieure était assurée par les abbés. C'est aussi la raison pour laquelle, en Gaule, l'Église gauloise ou franque s'est très vite employée à mettre progressivement



ces monastères irlandais sous la règle bénédictine, qui s'était peu à peu répandue, afin qu'ils se placent sous l'administration épiscopale de l'Église franque.

Et ainsi, après avoir connu un bref essor, cette chrétienté celtique s'éteignit peu à peu. Je dois ici faire une parenthèse, car certaines images présentes dans les légendes peuvent nous éclairer sur beaucoup de choses, à condition de savoir les interpréter correctement. Ce qui est intéressant dans la vie de Colomban, cet initiateur de toute la mission irlandaise sur le continent, c'est qu'il existe un ordre très précis dans les récits dits miraculeux qui ont été transmis. On a immédiatement l'impression qu'il apparaît avec un riche héritage spirituel et qu'il porte en lui, pour ainsi dire, les derniers fruits d'une sagesse et d'une force spirituelle issues du passé. Les légendes nous apprennent comment, lorsqu'il a commencé sa

25

mission sur le continent/la terre ferme, en Gaule, il a d'abord contact avec les humains. Il guérit les humains autour de lui. Puis sa force spirituelle s'intensifie et, comme le racontera plus tard François, il parvient à pacifier et à harmoniser le monde animal. Finalement, sa force devient encore plus grande et il peut agir sur le monde des éléments. La dernière chose qui est racontée, c'est comment il a prié un jour pour un frère gravement malade depuis longtemps ; ce frère ne pouvait pas mourir. Lorsqu'on lui a posé la question, il a répondu : « Je suis prêt à mourir depuis longtemps, je serais même heureux de franchir le seuil, mais je ne peux pas, car la prière du père Columban est si forte qu'elle me retient. » Columban cessa alors de prier pendant un certain temps, et le plus jeune, qui s'appelait également Columban, put alors franchir le seuil. Cela signifie que la force spirituelle de Columban atteignait finalement le seuil de la mort.

Colomban avait déjà dû lutter contre les signes de déclin chez les rois mérovingiens, et ces signes de déclin se sont ensuite encore accentués. Il est intéressant de noter qu'environ un siècle après sa mort – il est décédé en 615 à Bobbio, dans le nord de l'Italie, où il s'était installé –, on raconte l'histoire d'un duc qui vivait dans la région frontalière entre les Francs, les Mérovingiens et les Alamans et dont la fille avait connu un destin tout à fait particulier. Si l'on réfléchit à cette légende, on remarque que cette fille est décrite exactement de la même manière que Colomban, mais curieusement dans un ordre inverse. Je veux parler de la petite Odile, fondatrice du monastère du Mont Sainte-Odile en Alsace. Odile est née aveugle et condamnée à mourir. Au cours de son enfance, elle a vécu au moins deux expériences marquantes liées à la mort, la sienne et celle de son frère. Et alors qu'elle était encore vierge, elle a vécu une autre expérience que l'on peut comparer à une expérience de mort. Mais grâce à un évêque de Ratisbonne qui, guidé par une vision, est venu la baptiser, elle a trouvé la force de s'attacher à la vie terrestre. Lorsqu'elle a été baptisée, ses yeux se sont ouverts et elle s'est sentie pour la première fois à sa place sur Terre. Ce qui est merveilleux, c'est que chez elle, les miracles se sont d'abord manifestés pour les défunts. Grâce à ses prières, elle a pu obtenir que les défunts, dont son père, trouvent la paix dans l'au-delà. Elle a ensuite agi sur le règne végétal et guéri des plantes en voie de dépérissement, puis elle a également pu guérir des animaux, et finalement des humains.

26

Cette légende exprime l'expérience suivante : nous sommes à un moment où l'an-



cienne spiritualité touche à sa fin. Même les Irlandais, si délicats et si raffinés, ne pouvaient rien contre la rude puissance conquérante de ces peuples primitifs ; leur spiritualité était écrasée. Et maintenant, quelqu'un naît qui, dès le début, fait l'expérience de la mort comme première expérience. Ce qui donne à Odilia la possibilité d'agir, c'est qu'elle est renforcée par les forces de résurrection de l'au-delà et peut ainsi apporter quelque chose comme un élément entièrement nouveau. Cela commence pour ainsi dire à partir de rien et se développe progressivement d'un domaine de la vie à l'autre, jusqu'à ce que cette force puisse enfin agir dans le royaume des humains. Tout au long du Moyen Âge et jusqu'à la Renaissance environ, ce monastère d'Odilienberg a rayonné d'une manière très importante et très profonde.

Représentez-vous une fois clairement cet autre élément. Non seulement à l'Ouest, mais aussi au centre et à l'Est de l'Europe, le christianisme a connu une sorte d'affaiblissement, qui était particulièrement lié au fait qu'une situation particulière était aussi apparue à l'Est, l'empereur de Constantinople étant le chef de l'Église. Comme cela ne lui était pas particulièrement profitable que les humains deviennent trop pieux, il fit interdire le principal moyen qui suscitait la piété, à savoir les icônes. Il y avait donc une crise très profonde tant à l'Est qu'à l'Ouest de l'Europe. Et c'est à cette époque qu'apparut quelque chose qui se répandit comme une traînée de poudre. Je veux parler de cette vision du monde si simple qu'il est impossible d'imaginer plus simple, et dont le seul dogme est : Dieu n'a aucun fils. Rien ne devrait naître, rien ne devrait apparaître nouveau. Tout suit les lois qui ont été établies depuis le commencement et qui se déroulent pour ainsi dire mécaniquement. C'est l'islam. Vous comprendrez que l'islam ait dû provoquer une panique dans ces régions chrétiennes en crise, qui a sapé les forces même des plus forts. Les musulmans ont progressé depuis l'Arabie jusqu'à Constantinople et, de l'autre côté, depuis l'Afrique du Nord jusqu'à l'Espagne, et rien n'a pu les arrêter. Ils arrivèrent en Gaule, où ils rencontrèrent ce peuple étrange, à la fois primitif et militairement fort, mais qui, en arrière-plan, comptait de petits cercles secrets qui connaissaient une toute autre source de force spirituelle. Et, comme stimulés par cette autre source de force, les Francs purent résister aux Arabes. Cela se passa précisément dans la région

27

où Saint Martin avait autrefois œuvré, entre Tours et Poitiers. Ils leur ont mis un terme en 732. -

Nous avons maintenant les fondements sur lesquels Charlemagne a ensuite bâti son empire, en suivant l'idéal suivant : je suis doué pour manier l'épée, mais je veux placer cette épée au service de la protection de l'autel. Et nous voyons cette dualité chez Charlemagne : d'une part, un dévouement sincère et une volonté sincère de servir le christianisme, mais d'autre part, cette primitivité, pourrait-on presque dire, de le faire aussi par la force. Les guerres saxonnes s'expliquent par cela. Néanmoins, il a eu pendant un certain temps le grand idéal de fonder un empire soumis à l'esprit. Le développement de l'Occident lui doit aussi quelque chose de très étrange. C'est quelque chose de difficile à comprendre, mais cela fait partie des impulsions les plus significatives qui ont animé l'Europe. J'ai parlé tout à l'heure d'une sagesse qui venait des origines et dont on a encore vu les derniers vestiges avant qu'elle ne s'éteigne progressivement. Certains ont vécu cette extinction de la façon suivante.



Le monde divin du Père a autrefois donné aux humains sa sagesse, ses révélations, et les humains ont fait l'expérience de l'émanation de l'Esprit du Père. Mais ensuite, les humains sont devenus toujours plus durs et toujours plus matérialistes dans leur évolution. Aujourd'hui, ils ne peuvent plus recevoir l'Esprit du grand monde originel du Père. C'est pourquoi ils doivent vivre une autre expérience, celle de la mort. Et ceux qui ont réellement vécu l'expérience de la mort ont fait cette expérience : en acceptant, en reconnaissant le fait de la mort, l'humain accède à une deuxième source spirituelle en se reliant à l'être qui est passé par la mort pour ressusciter ; il trouve une force spirituelle qui ne peut plus être étouffée. On exprimait cela en disant : l'esprit provient certes du Père, mais aussi du Fils ! Car ce n'est qu'à travers la liaison avec la mort et la résurrection du Fils que l'être humain peut trouver l'accès à l'esprit.

Charlemagne, qui était lui-même animé d'une forte impulsion spirituelle, mais aussi destructrice, connaissait ce secret. Il savait qu'il n'y avait pas d'autre issue, que l'Occident devait passer par la mort. Mais cette mort est la porte vers une nouvelle vie. En l'an 800, cinq ans avant sa mort, il fit ajouter au credo chrétien, lors d'un synode à Mayence, cette phrase : « l'Esprit procède du Père et du Fils : filioque ». Vous voyez qu'il s'agit là d'un point essentiel. C'est aussi

28

aujourd'hui encore la raison pour laquelle l'Église orientale ne s'unit pas à l'Église occidentale. Car l'Église orientale n'a pas vécu cette expérience à l'époque. Les chrétiens orientaux avaient encore une spiritualité ancienne qui se réveillait en fait sans cesse dans les icônes. Ils n'ont pas vécu l'expérience de la mort comme les humains qui vivaient en Occident.

Immédiatement après la mort de Charlemagne, son empire s'est effondré. Nous ne pouvons bien sûr pas retracer toute l'histoire ici. Mais après un certain temps, nous voyons apparaître une nouvelle impulsion, et c'est étrange : cela se produit vers l'an 1000, soit environ 500 ans après Charlemagne. Après une période très agitée et chaotique, nous assistons soudain à une sorte de centralisation, à l'épanouissement d'une personnalité, grâce à Otton Ier. Cela se produit par la refondation de l'empire, puis par le fait que son fils, qui n'a pas vécu longtemps, a accompli d'une manière étrange ce que Charlemagne avait déjà souhaité. Son fils, Otton II, épousa en effet une princesse de Constantinople. Le fils issu de ce mariage, Otton III, est donc à moitié allemand et à moitié grec. Son père, Otton II, lui avait aussi donné un précepteur très particulier. Il venait d'Auvergne, une région qui était restée celtique. Il s'agit de Gerbert d'Aurillac. Ce Gerbert d'Aurillac nous montre comment un tout nouvel élément fait son apparition, à savoir la prise de conscience suivante : nous devons résolument prendre en main la capacité de reconnaître la nature qui nous entoure. Il avait d'abord enseigné en Espagne, puis il était allé à Reims, où il avait même été archevêque pendant un certain temps, avant d'être appelé à éduquer le petit Otton. Ce Gerbert d'Aurillac a introduit l'écriture arabe pour les chiffres. Jusqu'alors, c'est-à-dire jusqu'en 980 environ, on utilisait encore des lettres pour écrire les chiffres, par exemple VCM ou L. Comme les calculs arithmétiques étaient compliqués autrefois, lorsqu'ils étaient effectués avec des lettres ! Et soudain, apparaissent ces signes très simples, et en particulier un signe qui n'existait pas jusqu'alors, à savoir le zéro. Le zéro est vraiment un outil magique. Imaginez qu'avec un zéro, on puisse élever un un à la puissance dix, cent, mille et million. Pour notre façon de penser, c'est en quelque



sorte une première astuce géniale qui mène vers l'informatique. Excusez-moi, mais c'est ainsi. C'est Gerbert qui l'a introduit, et cela permet que la

29

science de la nature peut désormais se répandre rapidement et partout parmi le peuple.

Otton III n'a été empereur que pendant une courte période. Il a accompli les choses suivantes. Tout d'abord, alors qu'il était âgé d'environ 6 ans, il a fait élire le premier pape allemand, son oncle Bruno de Carinthie, âgé de 23 ans, qui est toutefois décédé deux ans plus tard. Otto a ensuite nommé Gerbert d'Aurillac au pontificat, le premier pape français, qui a pris le nom de Sylvestre II. C'était la première fois qu'un Allemand et la première fois qu'un Français devenait pape.

En tant que pape, Gerbert, déjà assez âgé, n'a exercé ses fonctions que pendant trois ans. Au cours de ces trois années, où l'empereur et le pape ont véritablement travaillé en accord et en harmonie, de nouvelles impulsions ont vu le jour en Europe. Je n'en mentionnerai qu'une seule. Peu avant sa mort, Silvestre rêva qu'il célébrerait la messe de Noël à Jérusalem ou à Bethléem. Ce rêve eut pour effet qu'après sa mort, tout l'Occident fut pris d'une envie irréprensible : nous devons retourner sur les lieux saints.

Il faudra toutefois attendre près d'un siècle avant que la première croisade n'ait lieu. Pendant ce temps, il se passe à nouveau quelque chose à Chartres : une école voit le jour. La cathédrale était à l'origine une petite église qui brûla, fut reconstruite, brûla à nouveau en 1020 et fut reconstruite une troisième fois par une personnalité forte et pieuse, l'évêque Fulbertus. Mais cette troisième cathédrale brûla aussi en 1194, et celle qui fut alors construite est encore appelée l'église Fulbertus, bien que Fulbertus fût déjà mort à cette époque. La principale réalisation de Fulbert fut toutefois la fondation d'une école. Il fut l'un des premiers à cultiver le culte de la Vierge Marie d'une manière particulière, et il veilla lui-même à ce que l'anniversaire de Marie, le 8 septembre, devienne un jour férié général dans l'Église. L'école qu'il créa autour de lui ne fut en réalité que le fruit de son charisme. Il arpentaient les allées sous les arbres avec ses élèves et les nourrissait de sa sagesse. C'est ainsi qu'une spiritualité très particulière vit le jour. Nous pouvons vraiment dire : une fois encore, quelque chose qui remonte au passé émerge de cet ancien sanctuaire celtique ; mais cette fois-ci, il faut de nouvelles images et un nouveau langage pour pouvoir exprimer ce retour aux origines. C'est ainsi que l'un des enseignants de Chartres, Bernardus Silvestris, nous décrit sous forme de poème une mythologie de la création du monde. Il nous décrit les entités, pour ainsi dire à l'infini...

30

qui travaillent à l'essence de l'être humain, car les éléments ne peuvent trouver d'ordre entre eux et parce qu'il faut un être qui apporte l'ordre dans la créature. Cet ouvrage, « De universitate mundi », est accessible de manière très agréable grâce à la traduction de Wilhelm Rath. On voit comment l'héritage ultime des Celtes trouve maintenant un langage qui vient d'un tout autre horizon, à savoir le platonisme. La culture celtique se fond pour ainsi dire dans la culture grecque, et on ne peut s'empêcher de penser qu'à l'époque, ces enseignants de Chartres avaient effectivement devant eux des panoramas grandioses. Ils possédaient pour ainsi dire un pouvoir/une



force mythique leur permettant d'exprimer précisément ce mystère, à savoir que l'humain a été créé à l'origine à partir de toutes les forces du monde afin d'assurer la médiation entre le monde suprasensible, spirituel, et le monde physique, visible.

Après Bernardus Silvestris vient un autre, appelé Bernardus de Chartres. Il ne regarde plus en arrière, il regarde directement ce qu'il fait, et c'est un grammairien. Nous avons peut-être tous été tourmentés par des professeurs qui voulaient nous inculquer la grammaire. Pour ma part, j'ai appris à vénérer la grammaire grâce à Bernardus de Chartres. Je vais vous donner un petit exemple qui vous permettra de constater à quel point il a soudainement su percevoir le mot lui-même comme une entité vivante. Il dit : « Voyons voir, nous avons maintenant besoin d'un mot qui n'existe pas en allemand, nous devons donc le créer, pour désigner ce que fait la couleur blanche, la qualité du blanc, la blancheur, en latin à l'époque *albedo*. Il dit : personne n'a encore vu cela. C'est en fait quelque chose de primitif, c'est un substantif, c'est la base de ce que nous percevons, cela appartient au monde du Père. Mais lorsque le soleil se prépare à se lever le matin et que les premiers rayons de lumière apparaissent à l'horizon, on disait alors en latin : *albet* – ça blanchit. Aujourd'hui, on dit : « L'aube se lève. » Mais à l'époque, on disait encore « ça blanchit ». Bernardus dit alors : lorsque la création passe du divin paternel, de l'invisible, à la visibilité, c'est l'expression du Fils de Dieu ; et lorsqu'elle touche les objets et fait resplendir leur blancheur, et que l'on voit qu'ils sont blancs, *albus*, alors elle s'est communiquée, et c'est là l'efficacité du Dieu spirituel. Vous voyez donc : une sanctification de la grammaire dans l'action. C'est Bernard de Chartres.

Nous voyons ensuite le troisième et le plus grand de tous ces enseignants de Chartres, Alanus de Lille ou *ab Insulis*. Lui aussi avait une

31

vision puissante de l'humanité et du monde. Mais il ne voit pas là que les déesses originelles sont tristes parce qu'il n'y a pas d'ordre dans le monde, mais parce que l'humain a manqué à sa tâche. Et elles se demandent comment on pourrait refaire l'humain. Elles traversent alors toutes les régions du monde spirituel jusqu'à ce qu'elles arrivent finalement au point pour lequel on n'a plus aucun nom. À la dernière limite originelle du représentable, elles rencontrent l'être divin suprême, le Bien absolu – *tugathon* – et elles demandent à cet être suprême les forces nécessaires pour refaire l'humain. Elles sont alors renvoyées à travers toutes les sphères jusqu'à ce qu'elles reviennent finalement sur Terre et œuvrent pour qu'un nouvel humain naisse dans l'humanité corrompue. Nous avons ainsi un aperçu de l'avenir. Les maîtres de Chartres le savaient : l'ancien héritage du passé est désormais épuisé ; nous pouvons essayer de renforcer notre spiritualité dans le présent, mais nous devons nous tourner vers l'avenir, et une grande tâche nous attend, à savoir un humain qui renaît de l'esprit, afin que l'humanité elle-même devienne la *virgo paritura*, qu'elle engendre/produise elle-même le fils de l'humain.

La cathédrale de Chartres est en réalité issue de cette activité/efficacité spirituelle. On parle d'art gothique, mais on devrait plutôt parler d'art de Chartres. Car c'est à Chartres que cet art gothique a vu le jour. Lorsque vous vous tenez du côté sud de la cathédrale, vous voyez les colonnes s'élever tout droit et vous avez l'impression que cette cathédrale s'est élevée au-dessus des champs de blé qui couvrent tout le pay-



sage. Alors, une image peut apparaître comme une révélation. Le nord de la France devient le pays du blé, du pain, et le sud devient le pays de la vigne, du vin. Une polarité se forme progressivement, qui s'exprime même dans la langue. Dans la langue du nord, on dit « hoc ilium », « oil » (oui) pour notre « oui », tandis que dans la langue du sud, on dit « hoc ». Langue d'oc et langue d'oïl, telle est la polarité de ce pays. Elle se développe au moment où l'ancien héritage celtique s'est retiré et où de puissantes images issues de la culture grecque ont afflué et stimulé la pensée. Cette nouvelle pensée cherche désormais de plus en plus clairement sa voie. Ce que Gerbert, en tant que professeur de Fulbertus aux débuts de l'école de Chartres, avait déjà fait, à savoir l'impulsion à exercer pleinement la pensée, se développe énormément. Ainsi, au XIIe siècle, un maître de la dialectique apparaît et prononce la phrase suivante : « Je ne pourrais pas du tout croire

32

si je ne l'avais pas pensé auparavant. Je veux donc comprendre ce qu'on me dit, c'est seulement alors que je peux y croire. Vous comprenez que cet humain faisait peur à ses contemporains. Il a aussi été combattu. À cela s'ajoutait qu'il s'était retrouvé dans une situation qui était bien sûr terrible pour les ecclésiastiques de l'époque. Il était en effet tombé amoureux d'une élève, qui attendait ensuite un enfant de lui. Vous savez, je parle d'Abélard et de sa bien-aimée Héloïse. Et il y a encore autre chose qui ressort chez cet Abélard. Il a bien sûr reconnu que ce n'était pas tout à fait correct. Mais il a aussi développé une conception de l'éthique, de la morale, qui se résume ainsi : nous commettons tous des erreurs, c'est naturel. Mais il ne suffit pas de simplement regretter ces erreurs et de passer à autre chose ; non, nous devons aussi les assumer, car la moralité ne réside pas dans l'aspect extérieur de l'acte. Ce n'est pas ce que j'ai fait qui est mauvais ou bon, mais l'intention que j'ai et avec laquelle je poursuis mes actes. Je suis responsable de ma moralité. Vous comprendrez qu'une telle attitude était très prématurée à l'époque, et on a alors appelé contre le pauvre Abaelard l'orateur le plus important de son temps, saint Bernard de Clairvaux. Une fois encore, nous voyons apparaître une polarité : Abélard, le penseur acéré, qui vit cependant une expérience spirituelle à travers ses pensées ; et Bernard, qui vit une expérience spirituelle à travers sa piété dans la prière, dans la piété de son cœur. Tous deux se sont combattus avec acharnement pendant des années. Mais peu avant la mort d'Abélard, Bernard est allé le voir et ils se sont réconciliés. C'est là un élément merveilleux : d'un côté, l'esprit en développement et, de l'autre, le cœur, qui se contredisent parfois, mais qui, une fois qu'ils se sont trouvés, s'unissent pour former une entité supérieure. Ce qui est particulièrement intéressant dans la relation entre Abaelard et Héloïse, c'est qu'Abaelard avait finalement un ermitage ; qui s'est ensuite agrandi pour devenir un petit monastère. Il a appelé ce monastère le Paraclet, le monastère du Saint-Esprit. Héloïse s'y est rendue et a mené une vie pieuse en tant que nonne, tandis qu'Abélard lui-même était encore actif dans divers autres endroits.

Bernard de Clairvaux est remarquable ne serait-ce que parce qu'il a participé à un événement important, sans parler de son influence sur la politique mondiale de l'époque. Il était lui-même fils de chevalier. Trois de ses frères l'ont suivi au monastère lorsqu'ils ont vu avec quel enthousiasme il se consacrait à la vie monastique. Il est néanmoins toujours resté chevalier.

33



Puis, avec les croisades en Orient, les ordres de chevaliers virent le jour, d'abord en 1099 lors de la prise de Jérusalem, l'ordre des Hospitaliers ou des Johannites, puis 19 ans plus tard l'ordre des Templiers, dont le fondateur, Hugues de Payens, était originaire de Champagne, tout comme Bernard. Bernard prit cet ordre à cœur et plaida pour sa reconnaissance devant le concile de Troyes en 1128. Il participa donc à sa création.

J'aimerais encore raconter quelque chose qui s'est passé à peu près à la même époque. Il y avait à l'époque des troubadours, et il y avait des dames. L'une de ces dames venait d'Aquitaine, où la culture troubadour du sud de la France avait ses racines. Elle devint l'épouse du roi Louis VII. Ce Louis partit en croisade et se montra si pieux pendant cette croisade que la belle Aliénor – car c'était le nom de la dame – n'en fut pas très satisfaite. Au bout d'un certain temps, elle se sépara de lui et, après avoir été reine de France, elle devint reine d'Angleterre en épousant le roi Henri II. Elle était déjà la mère d'une personnalité qui rassemblait autour d'elle l'une des plus grandes cours d'amour, la comtesse Marie de Champagne, et devint la mère de Richard Cœur de Lion et de Jean sans Terre. Vous voyez, c'est autour de cette personnalité que se construit l'histoire mondiale. Elle était elle-même propriétaire d'une grande partie du sud de la France, tout Bordeaux et ses environs jusqu'à Poitiers lui appartenaient. Tout cela passa alors à la couronne anglaise. Cela eut pour effet de déverser sur le continent, sur la France, quelque chose qui avait un tout autre contexte. Cette influence s'est renforcée avec le temps.

À cette époque où environ un tiers de la France appartenait aux Anglais, un événement capital s'est produit à la Sorbonne, à Paris. C'est là qu'a sévi pendant un certain temps l'esprit qui était en réalité le plus grand esprit de toute l'Europe. Je veux parler de Thomas d'Aquin.

Il n'est pas facile de parler de Thomas d'Aquin, car il est un monde à lui seul. Je voudrais seulement mentionner une seule question qu'il a eu l'audace de poser : Dieu se comprend-il lui-même ? La définition de la compréhension consistait à dire : je comprends quelque chose auquel je n'avais pas accès auparavant, mais auquel je reviens maintenant, auquel j'ai accès. Thomas s'oppose à cette définition. Dieu n'est jamais parti de lui-même, de sorte qu'il devrait revenir à lui-même. Il ne peut donc pas accomplir cet acte de compréhension. Mais on peut objecter, comme il est écrit chez Paul : « Nul ne comprend les mystères de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. » Or, dit

34

Thomas : Il y a comprendre et comprendre. Quand j'utilise mon intellect, j'ai tiré son contenu de mes expériences, et à partir de mes expériences, j'ai progressivement appris à comprendre ce qu'elles sont, ce qu'elles peuvent être. Je transforme mes expériences en images, ces images en représentations et ces représentations en concepts, mais je ne suis jamais sûr que ce que j'ai ainsi formé soit réellement en rapport avec l'expérience réelle. J'ai donc un « entendement/une raison analytique possible » que je dois toujours vérifier à l'aide de l'expérience pour en être sûr. Il existe cependant une autre raison analytique. En effet, lorsque je conçois moi-même une pensée, lorsque je la crée moi-même, je suis naturellement présent lorsque je la crée, je la comprends donc. Thomas l'appelait la « raison analytique active ». Et maintenant, il dit : Dieu ne comprend naturellement rien de manière potentielle, il n'est en effet



constamment qu'acte, donc la pensée naît chez lui au moment où il crée, à partir de lui-même ; naturellement, il la comprend, et il se comprend lui-même en comprenant. Pour Thomas, c'est précisément la faculté de Dieu : il peut créer en comprenant, il sait alors absolument tout de ce qu'il a créé. Nous, nous ne pouvons toujours seulement comprendre que de manière approximative. D'où la distinction entre ce qui est accessible à la raison analytique possible, c'est-à-dire le monde naturel, et ce qui n'est accessible qu'à Dieu et à ceux à qui Dieu le révèle, c'est-à-dire le monde surnaturel. La séparation a ensuite été transmise à la postérité par Thomas. Il a seulement oublié une chose. Il n'a pas remarqué qu'il avait lui-même pensé tout cela. Et ce, par modestie. Il était si modeste qu'il ne lui est même pas venu à l'esprit qu'il avait un jour pensé ce que Dieu pense. Mais dès l'instant où je produis moi-même le contenu spirituel d'un concept et que je le comprends, je me trouve moi-même dans un processus spirituel. Je crois qu'à ce stade, une énigme de la biographie de Thomas peut s'éclaircir quelque peu. Quatre mois avant sa mort, le 6 décembre 1273, jour de la Saint-Nicolas, il célébra la messe. Lorsqu'il retourna dans sa cellule, son secrétaire et ami lui demanda de continuer à dicter. Thomas refusa. « Mais tu dois continuer à dicter, nous sommes loin d'avoir terminé. Non, je ne dicterai plus. - Mais pourquoi donc ? Parce que tout ce que j'ai dit et écrit jusqu'à présent n'est que paille. - Ce n'est uand même pas possible. De la paille ? C'est l'édifice de pensée le plus formidable jamais présenté par un humain. Comment peux-tu dire que ce ne serait que de la paille ! - Thomas répondit : Tout ce que j'ai dit et écrit jusqu'à présent

35

n'est que paille comparé à ce qui m'a été révélé ce matin lors de la célébration.

Eh bien, j'ai eu l'audace ou l'impertinence de me demander ce qu'il avait bien pu percevoir. Peut-être a-t-il compris toute la profondeur du fait qu'il avait déjà pensé le divin et qu'il avait accès au divin par sa pensée. Bien sûr, à partir de là, toute pensée de raison analytique ne pouvait plus lui apparaître que comme de la paille.

Nous sommes ici à un moment crucial de toute l'histoire du christianisme. Tout comme, à un certain moment, le spirituel a véritablement illuminé la conscience humaine, nous voyons comment, moins d'un quart de siècle plus tard, l'esprit maléfique le non-esprit parle. Je pense à la chute de l'ordre des Templiers. Le roi Philippe le Bel (1268-1314) est vraiment un humain génial dans certains domaines, notamment dans le domaine de la police, dans le domaine de l'influence de l'opinion publique, dans le domaine des finances et de l'inflation et dans le domaine du n secret ecrets d'État. Il a la capacité d'obtenir des humains ce qu'il veut entendre, c'est donc en quelque sorte un inventeur grandiose. Cet humain a mis au monde toute une série d'éléments qui n'étaient que des inspirations de haine et qui lui ont permis de détruire l'ordre le plus pur, l'ordre qui avait réussi à gérer l'économie de manière désintéressée, de sorte que plus personne n'était exploité par autrui. Il a réussi à faire dénoncer et condamner les Templiers comme hérétiques, moralement corrompus et ennemis de l'État. Vous voyez, cette force de pensée, qui est désormais si parfaite, est tout aussi capable de servir le spirituel que de se mettre au service de la destruction. Et vous devinez peut-être maintenant ce qui se préparait peu à peu, surtout en Angleterre. C'est là que, trois siècles plus tard, Francis Bacon allait agir et développer une pensée qui allait ensuite devenir l'empirisme et l'utilitarisme, une pensée qui explore les subtilités du monde afin de les exploiter le plus rapidement et le moins cher possible. En



France, au début du XVe siècle, apparaît une jeune fille de 13 ans qui a des visions. Ces visions lui disent qu'elle doit aller voir le roi et libérer le pays des Anglais. Jeanne d'Arc - dont il est question ici - résiste pendant trois ans à ces voix, puis finit par céder, et le miracle se produit : cette jeune fille de 18-19 ans prend la tête des armées et réussit à repousser la puissance anglaise hors de France.

36

Ce qui est inattendu, c'est que l'effet de cet acte se manifeste le plus clairement dans le développement de la philosophie. Il était nécessaire qu'un rempart intellectuel soit à nouveau érigé afin que l'Europe, avant de se consacrer à la connaissance du monde naturel, jette un dernier regard en arrière et prenne conscience d'elle-même. Une fois de plus, l'inspiration vient de la Grèce : la Renaissance. Le platonisme imprègne tout l'humanisme. En France, les humanistes commencent à ressentir le besoin de protéger la langue. Une société entière est fondée pour défendre et protéger la langue. De nombreux mots sont empruntés au latin, mais aussi au grec, et naturalisés dans la langue française. C'est l'univers de la Pléiade, le « groupe des sept » poètes du XVIe siècle. Une fois de plus, un souffle culturel vient de Grèce. Le résultat se manifeste à nouveau au XVIIe siècle dans la polarité de deux personnages. L'un crie à travers toute l'histoire, d'Auguste jusqu'à l'époque contemporaine, et se demande : Qui me dit que tout cela est vrai ? Qui me dit que je ne rêve pas tout cela ? Peut-être ne suis-je moi-même qu'un rêve ; Et il doute alors de tout, jusqu'à ce qu'il en arrive à ce qu'il ne peut douter, à savoir qu'il doute. Que signifie donc douter ? Cela signifie avoir un critère qui permet de distinguer entre ce qui est certain et ce qui est incertain. Mais c'est cela, penser. Je pense, donc je suis. Voilà en quelques mots la voie empruntée par Descartes (1596-1650). Dans la pensée, il a pu redécouvrir la faculté qui donne à la conscience un sol sûr.

J'aimerais montrer à l'aide d'un exemple comment Descartes a pratiqué cela. Il a naturellement aussi tenté de prouver l'existence d'une entité divine. Pour cela, il part du principe suivant. Il se dit : il existe bien le concept de perfection. D'où me vient ce concept ? Je ne suis moi-même pas parfait, je n'ai jamais vu personne qui soit parfait et je n'ai jamais rien connu qui soit parfait. D'où me vient donc cette notion ? Car elle a bien un contenu. L'entité parfaite doit donc reposer en elle-même. C'est d'elle que me vient cette notion. C'est aussi en quelque sorte un acte spirituel. Descartes n'est pas allé beaucoup plus loin. Il n'a jamais réussi à faire le lien entre l'expérience de son existence et l'expérience de l'existence du monde extérieur qui l'entoure.

37

Descartes vis-à-vis de Blaise Pascal (1625-1662), aussi un génie de pensée. À l'âge de 14 ans, il a redécouvert toute la géométrie euclidienne, a aussi construit la première machine à calculer et organisé le premier transport communautaire. C'était donc un humain extrêmement pratique et pensant scientifiquement. Un jour, il a fait l'expérience suivante : si je continue à réfléchir ainsi, j'arrive à deux extrémités. Ma pensée me conduit radicalement à l'abîme de l'absolument grand et à l'abîme de l'absolument petit. Il y a destruction des deux côtés. Et moi, qu'est-ce que je suis ? Un roseau, mais un « roseau pensant ». Ce roseau pensant ne fait pas l'expérience qu'il peut seulement penser de manière formelle, mais qu'il peut former sa pensée à la pensée divine. Un jour, il cesse toute son activité scientifique et commence à méditer. L'une de ses méditations est ce qu'il appelle « le mystère de Jésus ». Il médite sur les étapes



de la Passion comme s'il y était lui-même et réfléchit par exemple à ceci : je suis totalement vide, totalement dénué de sens, sans valeur, je ne suis qu'une pure recherche, une pure aspiration, un pur désir, mais rien de plus. C'est alors comme s'il entendait intérieurement : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. » Pascal constate que le fait de penser à des réalités spirituelles constitue déjà une relation avec ces réalités spirituelles. Et en méditant sur la douleur, la mort et l'amour du Christ, il fait soudain l'expérience de quelque chose qu'il a ensuite noté sur un petit bout de papier qu'il a gardé caché sous sa chemise jusqu'à sa mort. La note commence par les mots : « Feu. Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants... » Il note ensuite la perception de la conversation intime entre le je et Dieu. Il y découvre une paix qui ne peut plus être détruite. Vous voyez comment, dans cette polarité entre Descartes et Pascal, renaît la polarité entre, d'une part, l'esprit qui s'élève jusqu'à l'idée du parfait et, d'autre part, l'âme qui possède toute la pensée, mais ne se fonde pas seulement sur elle de manière formelle, mais va en profondeur avec ses forces et perçoit l'intérieur qui vit dans la pensée comme une force, comme une réalité.

Après le 17^e siècle, où cette polarité apparaîtrait, la science fait son entrée, les encyclopédistes font leur apparition. L'humain avait trouvé la raison/le fondement en lui-même et pouvait désormais intégrer la science de la nature. La raison analytique s'évalue désormais à l'aune du monde lui-même et deviendra

38

conscient au monde de son soi. Cela a conduit en France à la Révolution, qui a entraîné l'effondrement de toute la société féodale. Au cours des premières années, un personnage est apparu qui voulait mettre fin à cette situation, en marge pour ainsi dire des troubles sociétaux : le comte de Saint Germain. Mais sa voix n'a pas été entendue. La terreur s'installa, Napoléon apparaîtrait. Le fait d'avoir vécu ce bain de sang, en partie de loin, en partie de près, a donné naissance à quelque chose dont l'importance n'a pas encore été correctement découverte aujourd'hui. L'inventeur de la révolution culturelle n'est pas Mao Tsé-Toung. La révolution culturelle est pratiquée depuis longtemps, mais personne ne le sait, car elle ne s'accompagne pas d'effusions de sang, notamment à Weimar et à Jena. À partir de son observation de la Révolution française, Schiller a écrit ses lettres sur l'éducation esthétique de l'humain. Il a découvert qu'il existe deux pulsions chez l'humain : la pulsion de forme, qui obéit à la logique de la pensée, et la pulsion de matière, qui provient partout des instincts. Chacune de ces deux pulsions prive l'humain de liberté. Mais entre les deux, l'humain a la pulsion ludique, celle qui fait de lui un artiste. Il l'avait observée chez Goethe, qui écrivait sans cesse des drames et les mettait lui-même en scène. Goethe a ainsi influencé la culture populaire d'une manière que nous pouvons à peine nous représenter aujourd'hui. Les grands drames qu'il nous a laissés en sont les témoins immuables. À chaque fois, une nouvelle pièce jaillissait de lui et était jouée. Il a ainsi transformé le terreau culturel. Et c'est ainsi que Fichte a pu naître avec son appel au peuple allemand, qui s'adressait en réalité à chaque individu : « Apprends à découvrir en toi cette force que tu crées toi-même en la comprenant, à savoir ton propre je. Appuie-toi sur ce je, et aucune force au monde ne pourra te renverser. Ce philosophe solitaire, qui s'exprimait de manière si abstraite qu'aujourd'hui, on ne se réfère plus que très rarement à son œuvre – à l'époque, deux à trois mille étudiants étaient assis devant lui et buvaient



ses paroles –, a réussi, par ses mots, à ériger un rempart contre l'impérialisme de Napoléon.

Au cours de notre siècle, quelque chose d'étrange s'est produit en France. Pendant la Première Guerre mondiale, il y avait un infirmier. Il était prêtre catholique, jésuite, et donc aussi scientifique. Lorsqu'il devait ramasser les morts et les blessés pendant la guerre, il a constaté que tant de nobles valeurs morales émanaient de l'humain, précisément au moment de sa mort, qu'il

39

y fait l'expérience fondamentale suivante : l'être humain se situe à un niveau supérieur aux autres règnes de la nature. Il appela ce règne supérieur la noosphère ; ainsi, toute la création comprend les lithosphère, biosphère, zoosphère et noosphère. Goethe aurait dit que l'être humain porte en lui une nature qui est supérieure à la nature. Cela signifie que l'être humain transcende la nature. Dans l'ensemble, la pensée de Teilhard de Chardin était trop marquée par la théorie darwinienne et par son attitude dogmatique, même si elle avait quelque chose d'étrangement libre. Mais dans cette idée que le développement se crée lui-même un but et tend vers ce but, on peut dire qu'il y avait comme un soupçon de goethéanisme, même si Teilhard de Chardin ne parlait pas un mot d'allemand.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il y avait un journaliste qui est ensuite devenu écrivain. Après avoir écrit plusieurs romans et pièces de théâtre, il a aussi rédigé une sorte d'essai sur le principe de la révolution : « L'Homme révolté », « L'humain dans la révolte ». Il a analysé les phénomènes révolutionnaires depuis la Révolution de 1789 jusqu'à nos jours et a découvert qu'il existe deux sortes de révolutions. Les unes naissent de sentiments de puissance, c'est-à-dire d'instincts, et les autres de l'idéologie. Mais ni l'une ni l'autre sorte de révolution ne conduit l'humain à la liberté, mais seulement à la tyrannie, soit au fascisme, soit au bolchevisme. C'est ce que dit Albert Camus. Et il pose la question suivante : quand l'humain sera-t-il libre ? Quand peut-il former une société libre ? Et il répond : lorsqu'il développe un troisième élément, le « style » ; lorsqu'il apprend, en tant qu'artiste, à jouer entre l'idée et l'instinct/la pulsion. Camus non plus ne parlait pas un mot d'allemand et n'a jamais lu les lettres esthétiques. Mais grâce à son analyse phénoménologique des révolutions pratiques dans l'histoire, il est arrivé au même résultat que Schiller.

Antoine de Saint-Exupéry, quant à lui, était assis dans un avion et devait explorer comment une ville en feu, Arras, avait été détruite. Il était la cible de la DCA et était pris pour cible, voyant les obus monter dans les airs. Il trouvait cela même très beau et parle d'épis en pleine croissance. Entre les bombes et les obus qui éclatent, il fait sans cesse virevolter son avion. Puis, soudain, il éprouve une sorte de joie : « Je ne suis plus qu'une vie bouillonnante. » Et il fait une découverte. Qu'est-ce que je suis, se demande-t-il, suis-je identique à mon corps ? Nous avons toujours si bien pris soin de notre corps, chez le coiffeur, chez le médecin, etc. Nous l'avons habillé, nous nous en sommes occupés. Mais quand il le faut, l'ancienne solidarité avec

40

lui éclate, et il disparaît. Quand un incendie se déclare et qu'un enfant est pris dans les flammes, la mère ne se demande pas si elle va risquer sa vie, elle se jette dans le feu. C'est ainsi que Saint-Exupéry a découvert une nouvelle morale : « L'homme est



un lien » - un nœud de connexions/liaisons entre des êtres, entre d'autres humains ou des êtres qu'il crée/fabrique lui-même. Et c'est l'humain lui-même qui crée ces nœuds de connexion. Nous avons ainsi le phénomène suivant : au XXe siècle, une partie du grand idéalisme européen est reproduite, chez Teilhard de Chardin dans l'idée fondamentale de Goethe, chez Camus dans l'idée schillérienne d'équilibre social et chez Saint-Exupéry dans l'expérience de Fichte selon laquelle l'homme est un je.

Je voudrais seulement encore mentionner brièvement Simone Weil, la philosophe juive qui a dû s'exiler en Angleterre pendant la guerre et qui y a fourni là un travail de fabrique comme philosophe parce qu'elle voulait avoir un meilleur sort que ceux qui souffraient le plus. Dans le prologue d'un de ses livres, elle écrit en substance : « Un jour, il m'a saisi, mais avec sa main rugueuse, et m'a emmenée dans sa petite chambre mansardée. Là, c'était incroyablement paisible. Il a partagé son pain avec moi, il a partagé son vin avec moi, et nous n'avions pas besoin de parler, nous nous comprenions parfaitement. Puis il m'a poussée dehors : « Va-t'en ! » J'ai essayé de résister, mais c'était impossible. Je me suis retrouvée à nouveau dans la rue, seule. Je n'ai jamais retrouvé ce quartier. Je ne sais même pas si cette rue existe vraiment. Et je me pose sans cesse la question : je n'en suis pas digne. Comment pourrait-il m'aimer ? Et puis une voix en moi me dit, ce qui est à peine croyable : peut-être m'aime-t-il quand même.

Ici, un humain a fait un pas dans le renoncement, il a pu passer de la pensée de raison analytique à la connexion du « je » avec cette pensée et ainsi à l'essence même qui agit au-delà de la mort.

Peut-être un tout dernier phénomène. Trois des écrivains français contemporains les plus importants s'appellent Michel Castillo, un Espagnol, Eugène Ionesco, un Roumain, et Samuel Beckett, un Irlandais. Avez-vous déjà souvent vu un peuple autoriser des personnes issues d'autres peuples à utiliser sa langue ? C'est peut-être une sorte de porte vers l'avenir de la France.

J'ai donc cherché s'il existait une version française de ce texte par l'auteur lui-même. Mais je n'ai pas trouvé.

Est-ce lui qui partage des points de vue privilégiés par des français se réclamant de l'anthroposophie comme je les aie déjà souvent entendus, ou bien sont-ce ceux-ci qui reprennent ce qui fut après tout des thèmes que G. Klockenbring diffusa parmi eux ?

Je l'entendis d'ailleurs une fois dans ma jeunesse, lors d'un passage à Stuttgart, où il exerçait la fonction de « recteur suprême » de la Communauté des Chrétiens et donnais une fois la semaine, une possibilité de libre débat aux francophones présents dans les environs.

Gérard Klockenbring avait cependant aussi la particularité, comme beaucoup de personnalités significatives ayant contribué à l'anthroposophie en France, de ne pas être exclusivement français, puisque originaire d'Alsace.

Toujours est-il, que son propos, retrace surtout l'histoire spirituelle originelle de ce qui se fixa sur ce que la France moderne appelle aujourd'hui l'hexagone. Mais il écarte au fond un autre aspect pourtant central (et que Lauer n'omet pas). Celui-ci est probablement d'ailleurs à l'origine de bien des impossibilités françaises à correctement approcher la science de l'esprit d'orientation anthroposophique. C'est celui de la contribution spirituelle française majeure au monde qui est justement la construction, à côté de la vie de l'esprit, d'une vie « politique », ou



de droit, ou encore de la construction d'un état de droit et aussi « national » à côté d'une organisation sociale dominée par le clergé. Ce rêve des rois de France et de la noblesse s'émancipant, c'est celui qu'acheva la bourgeoisie. Elle même déjà porteuse de la troisième composante sociale suivante moderne, l'économie. D'abord celle marchande puis de division moderne du travail, par l'instauration d'un ordre de droit unique pour tous, désormais « citoyens », surmontant l'ancien ordre **triparti** des états sociaux (clergé-enseignant, noblesse-militaire, Tiers-état productif).

Que cette contribution centrale, seulement très fugitivement évoquée par l'auteur, fasse à ce point défaut et que le texte finisse qu'en allant repêchant du bout des lèvres quelques personnalités en visant à toujours montrer qu'en France aussi quelques rares auraient sû se rapprocher (rapprocher seulement) de ce qu'apportèrent au monde les principaux porteurs de ce que Lauer décrit comme les fleurs de la troisième (et dernière) des trois phases d'incarnation temporaire de l'allemanité, laisse quand même à réfléchir. Le propos ne s'annonce pourtant pas vouloir se cantonner à un spirituel qui serait absent et non actif dans les deux domaines sociaux dominant la vie sociale moderne mondiale actuelle.

C'est d'autant plus questionnant qu'avant ceux qui fondèrent la Nouvelle Économie Fraternelle, après s'être intéressés à l'apport de triarticulation (conquête centrale de R. Steiner en science de l'esprit) appliquée en science sociale, Klockenbring fut probablement celui qui les précéda pourtant le plus.

Sommes-nous encore aussi loin d'une vie de l'esprit libre et moderne ne laissant pas le champ libre aux nostalgiques du droit naturel et des valeurs théocratiques (dont nous ne nous distinguons qu'à grande peine déjà intellectuellement) face au matérialisme vécu jusque dans l'âme ?

François Germani,
à l'avant-veille de l'Épiphanie 2026.

